

« Alphonse »

Hélène Richard

Number 71, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28887ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Richard, H. (1994). Review of [« Alphonse »]. *Jeu*, (71), 153–155.

« Alphonse »

Texte de Wajdi Mouawad. Mise en scène : Serge Marois ; scénographie : Paul Livernois, assisté de Pierre Tremblay ; costumes : Georges Lévesque ; éclairages : Claude Cournoyer ; musique : Pierre Labbé. Avec Wajdi Mouawad ou Emmanuel Bilodeau. Production de l'Arrière Scène, présentée au Restaurant-théâtre la Licorne du 5 au 16 avril 1994.

Les merveilles de l'imaginaire

Une table plus grande que nature placée au milieu de la scène. Sur le plateau sont posés une chaise, dans un espace découpé par une petite carpette verte, une valise, une lampe de bureau au long cou et, à l'avant-droite, un gros géranium rouge. Au mur du fond habillé de noir, derrière la table, une fenêtre à carreaux qui s'illumine dans les moments d'obscurité pour laisser voir un dessin de loup-garou en plein vol. Sous la table, vers la gauche, une ville miniature qui représente les lieux où se passe l'action ; les fenêtres des domiciles s'allument à mesure que parlent les personnages qui y habitent, et une petite voiture de police circule en rond quand il y a lieu. Vers la droite, toujours sous la table, une belle vache en papier mâché à côté d'un chou dodu, tous deux aussi incongrus et gratuits qu'un détail onirique. Tel est le décor qui accueille *Alphonse*, conte pour enfants et adultes.

« Quand on est petit, on est bien mal renseigné, alors on imagine... » Alphonse, rêveur incorrigible âgé de quatorze ans, a disparu. Sa famille vient nous en parler, puis l'inspecteur de police Victor, ses camarades d'école et d'autres personnes en-

core. Conte gigogne où de multiples personnages se bousculent pour prendre la parole, sans suite logique apparente, le texte de Wajdi Mouawad décrit le regard que porte Alphonse, adulte, sur son enfance et pose des questions auxquelles les grandes personnes n'ont pas souvent de réponse : un *coming of age* qui, pour une fois, se fait apparemment sans violence. L'œuvre témoigne d'une imagination débridée, baroque, d'un souffle puissant, d'une grande fraîcheur poétique et a le bonheur de découper un espace imaginaire où il fait bon se réfugier quand la réalité est trop hideuse. Ainsi, on passe avec légèreté d'un univers que ne renierait pas Tintin à un autre qui évoque celui du Petit Prince par sa poésie et, par moments, à une ambiance qui rappelle l'art maghrébin de la narration qu'illustre, par exemple, Tahar Ben Jelloun. Le tout, émaillé de clins d'œil littéraires et écrit dans une langue déliée, adaptée au parler enfantin sans toutefois jamais faire de concession syntaxique. La structure du texte est complexe : Alphonse est habité par un ami fictif, Pierre-Paul-René, « enfant-doux-monocorde-et-qui-ne-s'étonne-de-rien » qui lui rend visite la nuit et dont on suit les mésaventures oniriques, entrecoupées des commentaires d'Alphonse, qui marche droit devant lui depuis quinze jours pour s'être trompé de corridor à la sortie du métro ainsi que de ceux de son entourage réagissant à son absence.

Aussi beau soit-il, ce texte ne présente cependant que peu de nœuds dramatiques importants, car il juxtapose en pagaille, dans un ordre apparemment arbitraire, un grand nombre de saynètes disparates. La mise en scène de Serge Marois rend cependant théâtralement vivant ce texte bigarré. Chaque saynète est annoncée par le prénom du personnage qui prend la parole, et celui-ci se distingue par un accent, des mimiques ou des accessoires particuliers,



Emmanuel Bilodeau dans
Alphonse. Photo : Jean-Guy
Thibodeau.

points de repères utiles au spectateur. Ainsi, Pierre-Paul-René porte toujours des lunettes noires et adopte un ton monocorde ; l'inspecteur Victor, lui, retire toujours de sa bouche un imaginaire mégot avant de parler, et ainsi de suite. Les accessoires sont utilisés sur scène d'une façon polyvalente qui anime le récit. Ainsi, il existe plusieurs façons de s'asseoir sur la chaise, selon qu'on est mère de famille, inspecteur de police ou écolier, et la chaise elle-même devient ventre de grotte ou grillage derrière lequel on peut se dissimuler ; la lampe, elle, en dirigeant son cou dans plusieurs angles, module l'ambiance du récit par des éclairages variés. En outre, l'éclairage par les spots crée des repères en découpant les plages oniriques du conte : quand il est question des aventures de Pierre-Paul-René, la scène plonge dans l'obscurité et n'est plus éclairée que par l'image du loup-garou en plein vol, jolie rime visuelle qu'on aperçoit derrière les carreaux de la fenêtre, comme un vitrail qui serait illuminé par derrière.

Les costumes, quant à eux, sont d'une grande simplicité. Alphonse-adulte, le narrateur, est vêtu d'un habit de ville qu'il porte, belle métaphore, par-dessus son costume d'Alphonse-enfant, vêtu, lui, d'un ample t-shirt écarlate — qui sera utilisé de diverses façons pour typer des personnages — tombant sur des bermudas beiges au bord effiloché et des bas sans soulriers.

Quant au jeu des comédiens, il présente une particularité. Wajdi Mouawad et Emmanuel Bilodeau se partagent la vedette en alternance. C'est Emmanuel Bilodeau qui était sur scène le samedi après-midi où je suis allée voir le spectacle. Véritable homme-orchestre, il passe sans transition d'un personnage à l'autre avec un égal bonheur et sans aucune bavure, ce qui est à souligner à propos d'un monologue qui dure quatre-vingt-dix minutes sans interruption. Sa prestation prend, à certains moments, une allure métaphoriquement acrobatique, entre autres quand les élèves

de la classe d'Alphonse défilent pour répondre aux questions de l'inspecteur Victor : on dirait une classe d'enfants de l'UNESCO ; tous les accents déferlent, du titi parisien, au petit parlant sur le bout de la langue et à celui bouffant ses mots, en passant par le « joualeux » et le premier de classe anglophone. Par son jeu non verbal d'une grande souplesse, il mime avec bonheur les diverses postures biscornues que peuvent prendre les enfants.

Le tout est joué à un train d'enfer, et là réside ma principale réserve. On a senti le besoin de corseter le spectacle, version tout public, dans quatre-vingt-dix minutes bourrées à craquer et sans entracte. Pourquoi ? Parce que les enfants présents dans la salle avec les adultes ne pourraient tenir plus longtemps sans décrocher ? Mais peuvent-ils absorber la vitesse de débit du récit ? Bien que ce style rapide évoque une certaine façon qu'ont les enfants de narrer : vite, vite, et tout sur le même niveau, au même rythme, il devient envahissant par la vitesse à laquelle les spectateurs, enfants et adultes, doivent intégrer une quantité d'images, toutes à haute teneur d'évocation. L'esprit du spectateur se rebelle, alors, et part dans le vide prendre une « bouffée d'air ». Dommage. Il me semble que, si on avait étalé le spectacle sur cent cinq ou cent vingt minutes, certains passages du texte auraient pris un relief tout autre. La version jeune public qui prendra l'affiche la saison prochaine sera ramenée, paraît-il, à cinquante-cinq minutes.

La pertinence sociale d'Alphonse est celle que présente une œuvre classique au charme légèrement suranné et constituant un excellent divertissement. La problématique de l'œuvre est universelle : le passage de l'enfance à l'âge adulte. La structure sociale dans laquelle le récit s'insère est traditionnelle : famille biparentale, école habituelle,

etc. La facture de l'écriture s'avère, elle, résolument internationale : absence d'idiomes québécois, accents extrêmement variés, localisation géographique indéfinie. La façon d'aborder la problématique paraît assez classique. En effet, le caractère extrême du refuge d'Alphonse dans la rêverie n'est jamais questionné et celle-ci est toujours légère (on est loin des fantasmes morbides déployés dans *Pitchfork Disney*, pièce sur une certaine enfance produite à Montréal en même temps qu'*Alphonse*¹). La nostalgie d'une enfance idéalisée est explicite : « [...] Si l'adulte rencontrait l'enfant qu'il a été, il serait désespéré, et l'enfant serait terrorisé [...] Qui portera le flambeau (du monde imaginaire de l'enfance) ? » Bien que vers la fin du texte, des questions existentielles sérieuses soient posées, les conflits sont évoqués mais presque toujours évités, et même niés, à coups de boutades, de séduction par la fantaisie, par le jargon ou le mode de raisonnement enfantins. On se retrouve donc, ici, à contre-pied de la tendance sociale actuelle à débusquer les souffrances muettes de l'enfance, à dénoncer la victimisation de celle-ci, liée à l'éclatement contemporain de la cellule familiale et du tissu social.

Il n'en reste pas moins que tel qu'il est *Alphonse* sera présenté aux Francophonies théâtrales pour la jeunesse de Mantes-la-Jolie, en mai 1994, et en septembre, au Festival international des Francophonies en Limousin. Le spectacle devrait y connaître un succès s'inscrivant dans la suite de celui qu'y avait rencontré, il y a quelques années, *l'Histoire de l'oie*, conte pour enfants et adultes produit par le Théâtre des Deux Mondes.

Hélène Richard

1. Voir le compte rendu de *Pitchfork Disney* par Hélène Richard dans ce numéro. N.d.l.r.